La réécriture inventive d'une même séquence : quelques versions du voyage d'Alexandre sous la mer

Le voyage d'Alexandre sous la mer dans un batysphère constitue l'un des épisodes de sa légende qui a le plus marqué l'imaginaire occidental. S'il a exercé une telle fascination, c'est peut-être parce qu'il montre le héros, seul ou avec quelques compagnons, affronter l'inconnu le plus absolu d'un espace qui reste alors complètement inaccessible à l'homme et qu'on n'imagine que mortifère. Comme l'ascension du héros dans les airs grâce à des griffons, séquence qui lui fait pendant, il reflète le caractère démesuré aussi bien de l'aspiration d'Alexandre au savoir que de sa volonté de toujours tenter l'impossible et de dépasser toutes les bornes assignées à l'homme. Son exploration des fonds marins apparaît peut-être encore plus inouïe que ses autres aventures car elle est sans précédent, ni réel ni mythique, et que depuis l'Antiquité on représente la mer comme le séjour de monstres et un lieu de perdition[1]. Alexandre, en allant au plus profond de l'abîme pour découvrir ses mystères, ne renouvelle l'exploit d'aucun grand héros légendaire de l'Occident, alors que dans son exploration de l'Orient les récits médiévaux le font marcher explicitement sur les traces d'Hercule et de Dionysos,

1 — Voir les analyses de Jean Delumeau dans *La peur en Occident*, Fayard, 1978 (coll. Pluriel), p. 49-62. La mer représente aussi dans de nombreux récits un « symbole de l'inconscient, réceptacle des monstres obscurs et des forces instinctives » (*Dictionnaire des Symboles*, Jean Chevalier et Alain Gherrbrant, Laffont (coll. Bouquins), 1982, p. 567).

parfois même sur celles de Salomon, et que son ascension au ciel l'inscrit dans la lignée de très nombreux héros[2]. De multiples récits mythiques racontent certes comment des héros, tel Ulysse, doivent faire l'expérience d'une navigation périlleuse et parfois, tel Jonas, subir l'épreuve d'un monstre avaleur, mais ils ne leur prêtent aucun désir d'explorer les abysses, ils ne considèrent pas que la connaissance des fonds marins puisse enrichir l'humanité comme le font celles du ciel et de l'au-delà, séjours des dieux et des morts.

En outre le schème de la descente ne possède généralement pas les connotations valorisantes de celui de l'ascension, en raison de son association avec les images de la chute, de la mort ou de la déchéance, sauf quand il s'agit d'une descente aux enfers qui permet au héros d'accomplir des exploits et/ou de rapporter des connaissances sur le sort de l'humanité et sur sa propre destinée. Dans tous les récits français des XIIe et XIIIe siècles, Alexandre réussit à inverser cette valeur symbolique négative, il apparaît comme un aventurier de l'espace et de la connaissance, et son exploration volontaire des fonds marins représente l'un de ses exploits et une étape importante de son parcours initiatique. Malgré parfois quelques mésaventures, il passe avec succès cette épreuve de l'inconnu et de la solitude, il parvient à maîtriser les profondeurs marines grâce à son batysphère et à son audace et il rapporte des connaissances de son voyage. Au delà de ces constantes, les Romans d'Alexandre exploitent chacun l'épisode à des fins différentes, ils se livrent à un travail d'adaptation et d'interprétation, en l'intégrant dans des contextes variés et en lui conférant chaque fois une fonction et une signification nouvelles.

Nous nous proposons ici d'étudier quelques unes des versions médiévales françaises de cet épisode, celles du *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent, qu'on date des années 1175 (l. 395-400), du *Roman d'Alexandre* qu'Alexandre de Paris compose vers 1185 (br. III, l. 19-28), du manuscrit L du *Roman d'Alexandre* (l. 22-35), qu'on date, sans grande précision, du XIIIe siècle[3]. En analysant le travail de réécriture de leurs auteurs, nous

2 — En effet presque toutes les civilisations attribuent un vol à leurs grandes figures héroïques. (Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p. 133-164).

3 — Les éditions de référence sont : *The anglo-norman Alexander (Le Roman de Toute Chevalerie) by Thomas de Kent*, ed. Brian Foster, London, 1976, 2 vol. (Anglo Norman Text Society) ; *The Medieval French Roman d'Alexandre*, vol. I, Texte of the Arsenal and Venice Versions, ed. Milan S. La Du, Princeton, 1937; vol. II, Version of Alexandre de Paris, Text, ed. E. C. Armstrong, D. L. Buffum, Bateman Edwards, L. F. H. Lowe, Princeton, 1937 ; vol.

nous interrogerons sur le bénéfice que, dans chacune de ces adaptations, le héros tire de cette aventure, sur l'enseignement et les pouvoirs qu'elle lui donne[4].

Comme sa source, la *Cosmographie* d'Aethicus Ister, l'y invite, **Thomas de Kent** choisit d'enchâsser, avec quelques incohérences d'ailleurs, le récit de la descente d'Alexandre sous la mer dans celui de ses combats contre Gog et Magog. Alexandre, confronté à un échec militaire face à ces peuples maudits, se rappelle subi-

III, Version of Alexandre de Paris, variants and notes to branche I, prepared by Alfred Foulet, Princeton, 1949 (ce volume contient, aux pages 101-154, la version de la branche I que donne le manuscrit L).

4 — Ce ne sont pas les auteurs français du XIIe siècle qui inventent l'histoire de la descente sous-marine d'Alexandre. On la trouve déjà dans le manuscrit L du roman grec du Pseudo-Callisthène (*Le Roman d'Alexandre*, Livre II, 38, 5-11. Trad. de Gilles Bounoure et Blandine Serret, Paris, Les Belles Lettres, 1992 [coll. La roue à livres], p. 80-82), où elle s'avère très proche des récits mythiques d'initiation dont elle reprend deux images récurrentes, la recherche de trésors et l'épreuve du monstre avaleur. Alexandre, motivé par le désir de s'approprier les richesses des profondeurs marines, part en effet à la pêche aux perles, sans aucune volonté d'exploration scientifique. Un monstre marin brise son batysphère, le saisit dans sa gueule, sans lui causer aucun mal, et le rejette sur le rivage. Alexandre comprend alors spontanément que les dieux lui ont adressé une mise en garde et lui ont intimé l'ordre de ne plus braver leurs interdits. Cette aventure, qu'il ne parvient pas à mener à bien, lui rappelle donc les limites de sa condition humaine et montre les dieux tenter de l'initier à une plus grande sagesse. Après avoir disparu du récit de Julius Valerius et de son *Epitome*, elle réapparaît dans la deuxième vague des traductions du *Pseudo-Callisthène*, dès la première version de l'*Historia de Preliis* (J1), sous la forme d'un récit très rapide et allusif, canevas que les auteurs médiévaux en *romanz* vont ensuite amplifier. L'*Historia de Preliis* explique l'aventure par le désir du héros de découvrir de nouvelles merveilles, avant de mentionner seulement la multitude et l'aspect incroyable des poissons étonnants qu'il contemple. Une version plus tardive de l'*Historia de Preliis*, dont se souviennent certains récits français du XIIIe siècle, étoffe ce bref récit, en se faisant l'écho d'une légende plus ancienne d'après laquelle Alexandre apporte avec lui, dans le batysphère, trois animaux, un chien, un chat et un coq. Ses hommes, après l'avoir descendu, l'abandonnent au fond de la mer, non par trahison comme dans quelques récits allemands, mais car ils le croient mort. Alexandre se souvient alors d'un vieux rite de conjuration de la puissance maritime, selon lequel la mer ne supporte pas le sang et rejette systématiquement tous les cadavres. Il tue le coq, s'enduit de son sang et parvient ainsi à se sauver (*Historia Alexandri Magni [Historia de Preliis]*, Rezension II, herausgegeben von Alfons Hilka und Karl Steffens, Verlag Anton Hain, Meisenheim am Glan, 1979, III, 27 II 6, p. 240-242. La version I2 présente aussi ce récit (*Der altfranzösische Prosa-Alexanderroman nach der berliner Bilderhandschrift und Historia de Preliis* [Rezension I2], Alfons Hilka, Halle, Verlag von Max Niemeyer, 1920, 116, p. 231-233 [et les analyses d'A. Hilka, p. XXXVIII-XLI, avec la citation de la version plus développée du manuscrit M]). Voir aussi les précisions de D. J. A. Ross sur les versions allemandes de cette légende, dans *Alexander Historiatus*, Athenäum, Frankfurt am Main, 1988 [second édition], p. 38-41).

Enfin, la *Cosmographie* d'Aethicus Ister mentionne rapidement qu'Alexandre aurait utilisé les sous-marins extraordinaires d'un peuple étrange de l'Orient, les *Meopari*. (*Die Kosmographie des Istrier Aithikos im lateinischen Auszuge des Hieronymus*, ed. Heinrich Wuttke, Leipzig, 1853, ch. 36, p. 21-24. Elle a vraisemblablement été écrite au VIIIe siècle.)

tement l'existence des *Meopari*, car il espère se servir de leur bitume extraordinaire pour murer les Portes Caspiennes et enfermer Gog et Magog. Il profite de son séjour dans leur île pour faire l'expérience de leurs sous-marins, les *coliphas*, et découvrir les fonds de la mer. Le travail d'adaptation de Thomas consiste avant tout à développer l'allusion que fait la *Cosmographie* à la visite d'Alexandre aux *Meopari* et à mettre en récit sa longue description encyclopédique de ce peuple insolite. Bien qu'Aethicus Ister présente son voyage sous les mers comme une *fabula*, une légende, qu'il rejette, Thomas s'inscrit délibérément dans le champ de la fiction en organisant toute la scène autour du voyage sous-marin. Il montre son héros détourner les sous-marins de l'usage guerrier auquel les *Meopari* les affectent et les convertir en instruments d'exploration scientifique. Alexandre ne songe jamais à les utiliser dans ses combats contre Gog et Magog, qui sont pourtant souvent maritimes. Il a l'intention de *veer les mervelles, la devise de abisse e la fin de la mer* (v. 6430-6431). Thomas se borne ensuite à noter la réussite de son aventure, et l'on peut s'étonner qu'il ne décrive absolument pas le spectacle qu'Alexandre découvre dans les eaux et n'invente aucune péripétie pour amplifier le récit, alors qu'il montre ailleurs une telle fascination pour le merveilleux et la tératologie de l'Orient. Même s'il omet de présenter le voyage sous-marin d'Alexandre comme une *fabula*, il reste ici tributaire de sa source, dans laquelle ce voyage n'apparaît que sous la forme d'une allusion. En outre il entend surtout se servir de cet épisode pour compléter sa description encyclopédique de l'Orient, principal objet de son projet didactique, pour légitimer son évocation d'un nouveau peuple merveilleux. Thomas consacre ainsi trois laisses à la description des *coliphas* (l. 396-398), dont Alexandre rapporte avec lui quelques exemplaires, chargés de bitume (v. 6442-6445). Il présente aussi le voyage sous la mer comme un exploit qui contribue à la gloire d'Alexandre. Le héros, par *son grant hardement* (v. 6388), recule les limites du monde connu, s'approprie les techniques navales des *Meopari*, les utilise puis les apporte à ses hommes. Il convertit le génie maléfique de ce peuple en une puissance bénéfique qui permet d'enrichir les connaissances de l'humanité et d'augmenter ses pouvoirs. Comme les *Meopari* qui, dans leurs *coliphas*, peuvent séjourner un mois sous les eaux (v. 6371), il conquiert aussi un nouvel espace de vie pour l'homme. Thomas intègre d'ailleurs cette aventure à un épisode, l'enfermement de Gog et Magog, qui idéalise particulièrement Alexandre comme héros civilisateur qui

lutte contre les puissances apocalyptiques du mal et comme élu de Dieu.

Seul l'illustrateur du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, dans l'enluminure qu'il consacre à la séquence (folio 64v de BN fr. 24364), laisse transparaître un jugement critique sur l'audace du héros, puisque de sa propre initiative il dessine dans l'eau une sirène qui tend un poisson à Alexandre. Or nous savons que, dans l'iconographie médiévale, le motif de l'offrande d'un poisson par une sirène signifie la tentation de l'orgueil, du goût du pouvoir et des richesses. L'illustrateur, au-delà de cette condamnation implicite du héros, a peut-être voulu aussi le rapprocher d'une autre figure mythique de navigateur, Ulysse. L'image imprime ainsi un autre regard sur Alexandre, différent de celui de Thomas de Kent qui voue toute cette séquence, sans aucune restriction, à sa célébration.

Après Thomas de Kent, **Alexandre de Paris**, qui prend pour source le bref récit de l'*Historia de Preliis*, confère à l'exploration sous-marine d'Alexandre un développement et une signification différents. Il l'intègre autrement au récit de sa vie puisque, dans sa version, le héros tente cette aventure après la mort de Daire, avant son errance dans les déserts orientaux. Contrairement à l'auteur de l'*Historia de Preliis* et sur le modèle des récits de fiction, il s'affranchit cependant de tout ancrage spatial précis. Il amplifie considérablement sa source aussi bien grâce à des procédés épiques de répétition aux changements de laisse que par l'invention du spectacle qu'Alexandre découvre, de ses réactions puis des paroles qu'il échange avec ses hommes. Il se sert de cet épisode pour introduire une réflexion morale et politique sur Alexandre et sur son exercice de la royauté. Il compose d'abord trois laisses en partie similaires, qui recommencent chacune la description du spectacle sous-marin puis évoquent le regard et la réaction d'Alexandre (l. 22, 23, 24), et qui allient répétition et variation. Or, contrairement à l'attente des auditeurs, Alexandre ne rencontre pas un autre monde extraordinaire, une faune merveilleuse, comme le laissait entendre l'*Historia de Preliis*, mais il assiste à une scène *a priori* bien ordinaire et banale, l'engloutissement des petits poissons par les gros, grâce à leur force ou leur ruse. Alexandre, alors qu'il était parti avec l'intention d'élucider les mystères d'un univers jusqu'alors inexploré (*De ciaus de la mer voil savoir la verité.* [v. 397]), n'acquiert donc aucune connaissance scientifique nouvelle, mais se contente de regarder l'illustration d'une loi qu'il ne peut ignorer, la loi du plus fort qui détient ici aussi les pouvoirs de la ruse. Il découvre que le monde sous-

marin se construit comme un miroir du monde terrestre, qu'ils fonctionnent selon les mêmes lois.

La deuxième partie des trois laisses similaires se consacre ensuite au regard d'Alexandre sur cette scène. Or ses réactions présentent une contradiction, qu'Alexandre précise et approfondit plus loin, dans son dialogue avec ses hommes. Il commence en effet par condamner la cruauté et l'injustice des gros poissons. Identifiant d'emblée l'univers sous-marin au monde terrestre, il pense que *tous cis siecles est et peris et dampnés* (v. 448). Puis, à la laisse suivante, il se réjouit au contraire de la conduite des gros poissons, qui lui donnent une leçon d'administration politique et de stratégie guerrière, si bien qu'il semble approuver leur exemple de politique autoritaire et expéditive, de régime tyrannique. Le narrateur poursuit d'ailleurs la mise en parallèle du monde terrestre et du monde marin, lorsqu'il emploie des termes du vocabulaire politique médiéval, et fait des gros poissons des *prevos* et des *voiers* qui répriment toujours les petits :

> Autresi comme el siecle est chascuns justiciers,
> Autresi vit il la lor prevos, lor voiers ;
> Sor les petits tornoit tous jors li encombriers.
>
> (v. 473-475)

Ces prévôts et ces voyers sont déjà à l'époque d'Alexandre de Paris des fonctionnaires royaux[5], ils représentent une royauté qui conquiert son autorité grâce à une administration d'origine modeste, et non une royauté féodale qui s'appuirait uniquement sur la chevalerie et la noblesse et qui honnirait ceux que le *Roman d'Alexandre* et de nombreux textes contemporains appellent *vilains* ou *serfs*.[6]

Une fois remonté sur terre, Alexandre explique lui-même à ses hommes sa double interprétation de l'engloutissement des petits poissons par les gros, qu'il appréhende comme une *samblance* dont il déchiffre les *senefiances*. Par sa juxtaposition de deux explications incompatibles, il brouille le sens de la scène, peut-être parce qu'il sent qu'elle constitue un danger pour sa belle image. Il tient tout d'abord à ses hommes un discours moralisateur, dans lequel il stigmatise la *covoitise* et l'*avarisse* qui selon lui dominent le monde terrestre comme le monde sous-marin

5 — Voir l'*Histoire de la France*, publiée sous la direction de G. Duby, Larousse, 1970, t. I, p. 302.

6 — Déjà le *Couronnement de Louis* présente les prévôts et les voyers comme des vilains, et Charlemagne recommande à son fils de ne jamais les prendre comme conseillers (v. 206-208, ed. E. Langlois, Paris, 1925).

(l. 26), et qui annonce le discours qu'il tient plus loin à Porrus contre les rois *avers*, cupides (l. 130-135). Il s'inclut dans cette dénonciation de la cupidité et semble remettre en cause l'exemplarité de son propre exercice de la largesse bien qu'Alexandre de Paris la célèbre toujours. Il assimile alors explicitement les petits poissons aux *povres homes* :

> « Segnor baron, fait il, bien me sui perceüs
> Que tous cis siecles est et dampnés et perdus ;
> Covoitise nos a tous sorpris et vaincus,
> Certes par avarisse est li mons confondus.
> Je vi as grans poissons devorer les menus,
> Ainsi as povres homes est li avoirs tolus.» (v. 506-511)

Son aventure sous-marine paraît ainsi, dans un premier temps, l'initier à une plus grande sagesse. Elle l'amène à condamner implicitement son goût pour les richesses et le pouvoir, qui excite son désir de conquêtes et le conduit à spolier de *povres homes.* Les régions sous-marines lui tendent donc un miroir des profondeurs de son âme, l'avidité des gros poissons lui offre une image du caractère monstrueux de sa volonté de puissance. En plongeant dans les eaux, il atteint et révèle une partie de lui-même, mais de même qu'il n'essaie pas de capturer et de ramener à la surface ces poissons, son dialogue avec ses hommes montre ensuite qu'il refoule immédiatement dans l'oubli la conscience qu'il vient de prendre de son injustice et de sa cruauté.

Ses barons lui adressent en effet des reproches qui remettent en cause directement son exemplarité royale et lui rappellent ses devoirs. *Tholomé* qualifie son aventure de *desverie* (v. 524), il condamne son égoïsme et l'accuse de mépriser le sort de son armée qui, s'il avait péri, n'aurait pu survivre dans les déserts. Alexandre se justifie alors en énonçant ce que doit être, selon lui, un bon roi, et il explique aussi la joie que dans un second temps il a ressentie en regardant les combats des poissons. Il relie d'abord les *grands estors* des gros poissons à ses propres guerres, il affirme que son aventure sous-marine a exacerbé son ardeur au combat et son ambition (l. 26), et même qu'elle lui a *apris sens de chevalerie,/ comment guerre doit estre en bataille establie/ Aucune fois par force et autre par voisdie/, car force vaut molt peu s'engiens ne li aïe.* (v. 529-532). Il s'identifie désormais explicitement aux gros poissons et se réjouit de leur victoire sur les petits, si bien qu'il semble avoir complètement oublié sa précédente dénonciation de leur *covoitise.* Il fait l'apologie de leur volonté de puissance, l'apologie de la loi du plus fort qui est aussi le plus rusé.

En même temps qu'il loue la politique brutale et cruelle des gros poissons et insiste sur l'utilité de la *voisdie*, de l'*engien*, il défend explicitement une conception autoritaire et presque tyrannique de la royauté. Après être descendu sous les mers sans le consentement de ses hommes et même contre leur avis, il affirme qu'il ne se croit obligé ni de demander ni à plus forte raison de suivre leur conseil et qu'il refuse de leur concéder le moindre pouvoir :

> Mais li rois est molt fols et peu fait a proisier
> Qui toutes ses besoignes fera par conseillier-
> Puis qu'il a tant de sens, qu'il ne sache targier-
> Et a autrui s'atent ; bien le puis afichier
> Que il n'est mie rois ne ne vaut un denier,
> Ains est espoëntaus q'on seut en champ drecier
> Qant li vilains en veut les oisiaus manecier,
> Il ne set ne ne puet ne traire ne lancier. (v. 550-557)

Le manque de logique apparent des réactions et des réflexions d'Alexandre est renforcé par leur mode de présentation par le narrateur. Après les trois laisses similaires précédemment évoquées, Alexandre de Paris emploie en effet à nouveau des laisses en grande partie similaires ou parallèles[7]. Il préfère dans cet épisode la parataxe et le recommencement, avec des variations, d'une même séquence à la linéarité de la narration et du dialogue et à une présentation synthétique qui lui imposerait de donner davantage de cohérence et d'explications, et il n'établit aucun lien logique entre les discours du héros.

L'ambiguïté du double regard qu'Alexandre porte sur l'engloutissement des petits poissons reflète le conflit intérieur qui le partage entre des pensées et des aspirations opposées. Animé par un désir irrésistible de pouvoir et de richesse, il devient parfois conscient, comme de nombreux signes l'y invitent durant son errance en Orient, de son caractère excessif et condamnable. Le spectacle qu'il contemple au fond de la mer constitue l'un de ces signes qui pourraient le conduire à se remettre en cause, puisqu'il lui révèle les motivations pernicieuses de sa volonté de puissance, la *covoitise* et l'*avarisse*, ainsi que ses conséquences, l'écrasement injuste et cruel des pauvres gens. Alexandre est d'ailleurs assez lucide et perspicace pour le déchiffrer lui-même ainsi. Mais sa volonté de puissance s'avère suffisamment forte pour étouffer en lui tout appel à la mesure. Cette aventure ne lui transmet

7 — L. 26, 27, 28.

donc aucun savoir nouveau sur le monde extérieur, elle lui offre l'occasion d'approfondir sa connaissance de lui-même et de s'amender, mais il échoue finalement à s'initier à une plus grande sagesse, à apprendre le respect de l'autre et le sens de la justice. Et en définitive si Alexandre de Paris insiste tellement sur la scène de l'engloutissement des petits poissons par les gros, c'est parce qu'elle apporte un regard nouveau sur son héros, qu'elle inscrit au centre de son œuvre une image riche d'un double niveau de sens et révélatrice de ce qu'ailleurs il passe presque toujours sous silence. C'est une image « psychique », qui met au jour le conflit intérieur d'Alexandre, l'avidité de sa volonté de puissance qui engloutit et contraint au refoulement toutes les autres aspirations qu'il peut connaître. Et c'est aussi une image politique, celle d'un conquérant insatiable qui, par la force ou par la ruse, dévore tout sur son passage, sans aucune préoccupation morale, et celle d'un roi tyrannique qui refuse de partager le pouvoir avec ses nobles barons et leur impose arbitrairement ses volontés. L'épisode de la descente d'Alexandre sous la mer constitue d'ailleurs l'une des rares scènes qui met à mal la belle harmonie qui règne presque toujours dans le *Roman d'Alexandre* entre Alexandre et ses hommes, et laisse apparaître le mécontentement de ces derniers. Alexandre de Paris se fait peut-être ici l'écho des violents conflits qui, selon l'Histoire, ont opposé le roi grec à ses soldats et qu'il ne pouvait ignorer, puisqu'il connaissait — notamment — le récit de Quinte Curce.

Alexandre de Paris ne célèbre donc pas la soif de savoir et de découverte d'Alexandre, il se sert de cet épisode pour introduire un discours moral et politique qui met en cause sa valeur modélisante et l'éloigne de l'idéal politique qu'il lui fait ailleurs incarner dans son récit. Cette scène concourt donc à créer un sentiment d'altérité face à Alexandre, elle révèle combien il reste difficilement assimilable pour les hommes du XIIe siècle, elle montre les limites auxquelles se heurte la volonté qu'a Alexandre de Paris de projeter sur lui un idéal pour le temps présent et futur[8].

8 — A propos du même épisode, **l'auteur du *Roman d'Alexandre en prose,*** qui écrit au XIIIe siècle, ajoute à sa traduction relativement fidèle de l'*Historia de Preliis* tout un développement qui dérive vraisemblablement de la version d'Alexandre de Paris, mais il juge nécessaire de corriger ou de gommer tout ce qui, chez ce dernier, discrédite Alexandre. Il ne montre plus le héros contempler la victoire systématique des gros poissons, les plus forts et les plus rusés dans la version d'Alexandre de Paris. Il reprend l'opposition traditionnelle de la force et de la ruse et donne aux petits poissons la faculté de vaincre par leur ingéniosité leurs adversaires les plus forts. Alexandre estime alors prendre des leçons d'art militaire des deux côtés, dans l'emploi aussi bien de la force que de la ruse. Il s'iden-

Au XIIIe siècle, **l'auteur du manuscrit L du *Roman d'Alexandre*** exploite l'épisode dans une direction nouvelle et originale (l. 22-35), en amplifiant la version la plus développée de l'*Historia de Preliis* en un petit récit d'aventures qui célèbre le héros[9]. Son choix novateur et décisif pour la signification de l'épisode est l'intégration aux enfances d'Alexandre de sa descente au fond de la mer, comme avant elle de son ascension au ciel. Il donne ainsi à l'épisode un cadre spatio-temporel différent, il ne le situe plus en Orient, comme ses prédécesseurs, mais sur les côtes de Grèce, près de villes marchandes où de nombreux navires viennent pour le commerce. Il développe aussi par de nouvelles péripéties non l'exploration des fonds marins, mais les mésaventures qu'elle a pour conséquences. En effet, une tempête détruit les bateaux des Grecs qui retiennent le câble du batysphère et le héros reste une journée abandonné au fond de la mer jusqu'à ce qu'il tue son coq et soit rejeté sur le rivage. Entre-temps un pauvre pêcheur a recueilli le seul survivant grec du naufrage, ils partent tous deux à la recherche d'Alexandre et le retrouvent vivant. Le héros retourne ensuite dans sa ville natale où il apprend que son père, Philippe, s'apprête à condamner pour négligence ses maîtres et à les faire exécuter. Alexandre critique sa décision puis l'empêche de commettre une injustice. L'auteur exclut tout merveilleux, il multiplie les effets de « réel » en décrivant avec précision des scènes quotidiennes. Il introduit des personnages jusqu'alors inconnus dans le *Roman d'Alexandre*, le vieux et pauvre pêcheur qui recueille les naufragés, l'hôte qui héberge Alexandre, puis un riche marchand, Cemelan, qui conseille à Philippe de tuer sans attendre les maîtres d'Alexandre. Il réécrit des motifs qui, depuis la littérature grecque, appartiennent aux récits d'aventures. Ce sont la tempête, le naufrage, l'hébergement chez un pauvre pêcheur, l'enlèvement du héros par des pirates, dont Philippe émet l'hypothèse quand il craint que son fils n'ait été vendu à Babylone ou emporté dans des terres lointaines, en Afrique ou à Troie. Puis c'est avec une thématique juridique qu'il amplifie encore l'épisode, lorsqu'il rapporte les différents discours prononcés lors du jugement des maîtres

tifie alternativement aux deux groupes de poissons et ne fait plus l'apologie de l'écrasement systématique des plus faibles. Le travail d'adaptation de l'auteur s'explique donc par sa volonté de revenir à une image idéale d'Alexandre (ed. A. Hilka, *op. cit.*, 116).

9 — On constate ici un lien entre sa thématique et ses techniques d'écriture différentes, puisqu'il privilégie l'art du récit, compose des laisses plus longues et composites et renonce complètement aux successions horizontales de laisses dont Alexandre de Paris fait un emploi insistant.

d'Alexandre et propose un exemple de procès à la méditation de ses lecteurs. Comme Alexandre de Paris, il inscrit alors dans le récit de la descente d'Alexandre sous la mer un discours moral et politique, mais il lui donne un contenu bien différent de celui de son prédécesseur. Cette scène de jugement remet en effet en cause l'exemplarité royale du père d'Alexandre, Philippe, qui s'oppose à ses meilleurs conseillers et à ses barons les plus loyaux, et suit l'avis du traître et lâche Cemelan. Tholomé, pour sa défense, rappelle la trahison de Cemelan qui a jadis conseillé au roi de se soumettre à Daire et de lui verser un tribut, et qui a lui-même passé alliance avec l'ennemi (v. 900-910). La scène dévoile ainsi l'injustice, les *cruautés* de Philippe, comme le dit Alexandre lui-même (v. 751), elle le représente comme un piètre guerrier qui n'a pas eu le courage d'affronter son ennemi perse et comme un mauvais roi qui se range du côté des traîtres et qui voudrait se servir de la mésaventure d'Alexandre pour éliminer aussi bien les parfaits guerriers de son royaume, Clins et Tholomé, que ses plus grandes figures du savoir, notamment Aristote, Homère et l'enchanteur Nectanebus. Dans cet épisode Alexandre manifeste au contraire sa valeur, puisqu'après avoir fait preuve d'audace et de courage lors de sa plongée sous-marine dans le batysphère, il s'illustre par son sens de la justice, en se promettant de punir un jour Cemelan et en dénonçant l'injustice de son père, même si leur affrontement n'éclate pas au grand jour. Le narrateur et les personnages interprètent ces deux aventures, qu'Alexandre accomplit à l'âge de onze ans, à la fois comme des folies d'enfant et des exploits héroïques qui constituent des signes de son aptitude à la royauté et du succès futur de ses entreprises de conquête (l. 22, v. 499-503). La version du manuscrit L concourt ainsi tout entière à la célébration d'Alexandre[10].

10 — Toujours au XIIIe siècle, **la version de Venise** offre trois adaptations de la légende de la descente d'Alexandre sous la mer. Elle apparaît d'abord dans le prologue intérieur de la laisse 79, où Alexandre, comme dans certaines versions allemandes, est victime d'une femme et de son sénéchal qui l'abandonnent au fond des mers (v. 856-866). L'auteur l'introduit ensuite dans deux brefs récits rétrospectifs qu'il enchâsse dans sa narration (l. 439, 443) et qui la rejettent dans un passé indéfini. Le premier est subordonné à la seconde version qu'il donne de l'aventure d'Alexandre au val périlleux. Alexandre, qui veut enfermer le diable dans l'île maléfique d'Urion, raconte comment il a pu découvrir cet espace normalement inaccessible aux hommes à la suite d'une aventure maritime et d'un enlèvement par les griffons. L'auteur exploite alors les récits de sa descente sous la mer et de son ascension au ciel. Son récit est tellement allusif que l'exploration des fonds marins semble transformée en une simple navigation, il ne retient de la légende, selon la version tardive de l'*Historia de Preliis*, que sa fin, le naufrage et l'utilisation du sang d'un animal, à laquelle il donne une nouvelle fonction. Alexandre enduit de ce sang une peau de lion, il s'enveloppe en elle, attire les griffons et se fait emporter par eux dans les

Le récit de la descente sous-marine d'Alexandre constitue ainsi un bel exemple de la réécriture inventive d'un même épisode. Dans leur travail d'adaptation, les auteurs des XIIe et XIIIe siècles commencent par intégrer la séquence à des contextes très différents. Ce sont l'affrontement de Gog et Magog pour Thomas de Kent, l'errance en Orient pour Alexandre de Paris, les enfances du héros pour le manuscrit L, un prologue intérieur, l'enfermement du héros au val périlleux puis l'annonce de son empoisonnement dans le manuscrit de Venise. Si, pour la vie de leur personnage historique, ils héritent d'une structure narrative très forte et le plus souvent ne se préoccupent pas de la disposition ni de l'invention des épisodes, dans le récit de la descente d'Alexandre au fond de la mer, comme dans plusieurs autres séquences, ils ne se contentent cependant pas d'orner leurs sources par des descriptions, des dialogues et des motifs d'origine générique diverse, mais leur adaptation passe aussi par une configuration différente du temps de la vie d'Alexandre, par un assemblage nouveau de ses aventures. Ils reconstruisent aussi la vie du personnage par les développements divergents et originaux qu'ils consacrent au même épisode et qui renouvellent chacun sa signification. Ils s'affranchissent alors délibérément de toute préoccupation pour la vérité historique, pour passer d'une

airs, simplement pour ne pas mourir noyé, sans aucune intention d'explorer le ciel ni de ravir les secrets des dieux. L'auteur efface complètement l'aspiration d'Alexandre au savoir, la démesure et la dimension prométhéenne de ses aventures. Il se sert d'elles comme utilités narratives, comme mailles nécessaires d'une chaîne chronologique et logique d'événements. Le héros met ensuite au service du Bien la connaissance de l'île qu'elles lui ont apportée, il réalise l'une de ses actions les plus civilisatrices, l'enfermement du diable Raan.

L'auteur du manuscrit de Venise adapte une troisième fois la même légende de la descente sous-marine d'Alexandre, en restant plus proche du récit de l'*Historia de Preliis*. Il l'insère dans un tout autre contexte, dans l'une de ses interventions où il annonce l'arrivée des futurs assassins du roi et les maudit, et il l'utilise pour conforter le jugement qu'il porte sur eux. Après avoir retracé leur lignée, celle du parricide et traître Gason de Troie qui par lâcheté a fui Troie pour s'installer en Grèce, il relate en effet la *fellonie* qu'ils ont faite à Alexandre lorsqu'ils ont descendu son batysphère dans l'eau en espérant qu'il périsse (v. 7725). Le récit très allusif ne relate pas les modalités de leur trahison. Il représente brièvement le héros comme un explorateur scientifique qui effectue des mesures au fond de la mer, comme pour se l'approprier, et qui prend des leçons de ruse en regardant les guerres des poissons, alors qu'il reste pourtant aveugle devant les manœuvres des deux traîtres.

Jamais l'auteur de la version de Venise ne consacre donc un long développement autonome à l'épisode. Mais les trois récits rétrospectifs qu'il lui accorde donnent davantage de profondeur au passé du héros et d'épaisseur à son personnage, en paraissant signifier que son œuvre n'a pas saturé l'ensemble foisonnant de sa vie.

simple pratique de la *translation*, avec amplification, à la mise en fiction du personnage d'Alexandre. Si l'on reprend la terminologie de Gérard Genette[11], l'épisode de la plongée sous-marine montre bien que la littérarité de leurs œuvres, dans leur travail d'hypertextualité, ne se définit pas uniquement par une diction originale, mais qu'elle passe aussi par l'invention d'une fiction, par la prise en charge du récit par une conscience subjective. On peut simplement s'étonner qu'aucun auteur n'ait songé à exploiter l'épisode pour décrire le monde sous-marin et imaginer ses merveilles.

Catherine GAULLIER-BOUGASSAS
Université de Paris X-Nanterre

11 — *Fiction et diction*, Seuil, coll. Poétique, 1991.